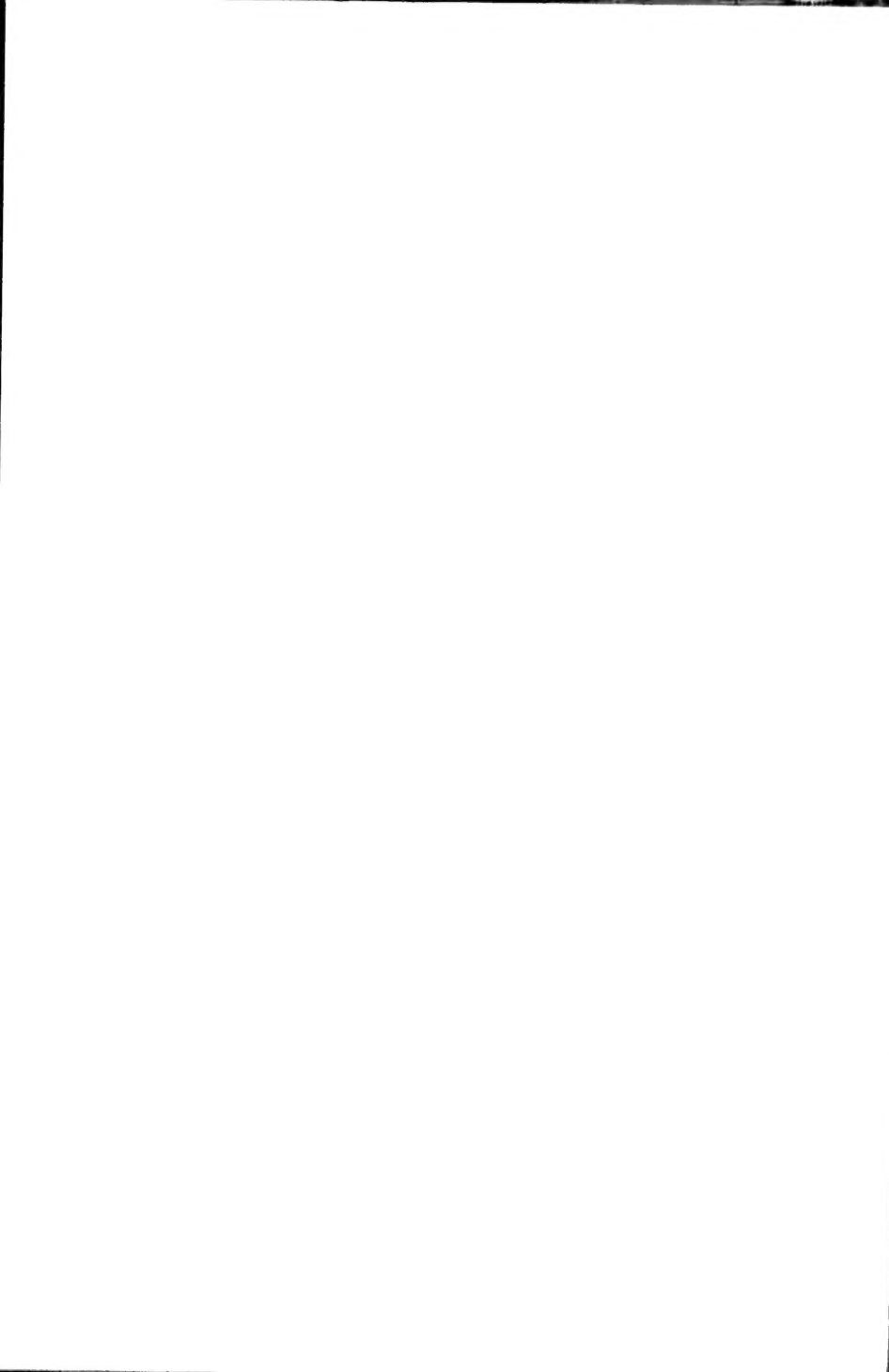




Amor Meus
"ENTRE NOUS" *Nov 1900*

PAR

J. M. BEAUSOLEIL

— I —

— ● —

1—Le Dr. A. Dagenais.

2—La Science Moderne.

— ● —

MONTREAL

1897

"ENTRE NOUS"

PAR

J. M. BEAUSOLEIL

— I —



1—Le Dr. A. Dagenais.

2—La Science Moderne,



MONTREAL

1897

BEAUSOLEIL, J.M

LE Dr A. DAGENAI

Est-ce que les morts ne vous font pas vieillir ?

Voici closes les paupières d'un homme que vous avez tous connu ; une de ces figures qui appartiennent de droit à un certain cadre de groupe.

Machinalement, suite de routine, vous avez souligné cette stature, cette démarche, cette physionomie. Ce " *type* ", toujours identique à lui-même, vous l'avez étiqueté dans le casier de votre mémoire. Vous ne pouvez plus le voir, le concevoir autrement. Qu'il se rase, qu'il traîne la jambe, votre esprit le " *corrige* ". Vous voulez votre homme, tel que la constatation fréquente, journalière l'a fait. Nous sommes ainsi, comme les enfants.

On voit un " *type* " nerveux, agité, turbulent, loquace à se fendiller la langue, on ne dit pas : " c'est le Dr Rottot. "

Je viens de rencontrer un "gentleman," grand, sec, cheveux et favoris blancs ; droit sur selle, poli avec grâce et distinction : " c'est sir William Hingston " dites-vous.

Cet autre, oh ! tout autre, un colosse blond de Normandie ; chevelure superbe, ondoyant sur de larges épaules, et, encadrant une figure chevaleresque de preux du moyen-âge ; vous avez reconnu " le chirurgien du nord," notre ami à tous, l'hon. Dr. Marcil.

Il n'y a pas d'erreur possible ; vous avez là, sous la calotte, une fiche bien plantée, immuable.

* * *

Et voyez où nous conduisent nos impressions ! On parlera encore longtemps du Dr Dagenais, tout comme s'il était encore parmi nous. On croira l'avoir rencontré, hier, aujourd'hui, à l'instant. Bien sûr, c'était son pas mesuré, son maintien un peu raide, sa mine défiante, austère et sèche plutôt que sympathique. Vous avez entendu son verbe par trop cassant, dogmatique. Certes, vous avez bien fait de ne pas venir à l'encontre de " ses " opi-

nions, de ne pas tenter de renverser "ses" jugements. Vous eussiez tôt baissé pavillon. Sa dialectique écrasante vous eut collé sur place.

Vous vouliez l'avoir de votre bord ? Il suffisait de ne pas le prendre de front. Ces types sont très accessibles par le "tuyau" de l'oreille. On va à eux, on s'assied, on cause sans façon. on recherche leurs conseils, on est avide de leur opinion, on passera par leur jugement... Ces "raides" ne posent-ils pas, de par nature, aux juges en dernier ressort ?

Une fois pris, ils deviennent doux, communicatifs, presque paternels. Ils descendent de leur banc, montent "votre barque", plaident votre cause et la gagnent...

Vous vous retirez heureux, et, votre juge-avocat se paie le bouquet d'une petite ovation toute intérieure. Laissez-le se gaudir, votre point est acquis, et croyez-moi : le Vendéen enrôlé respectera la consigne.

DAGENAIS JOURNALISTE

“ Journaliste, on l'est du jour au lendemain, mais journaliste patient, il faut de l'exercice.” Ainsi parlait Veillot, ce maître du métier.

Un pis aller nous y jette, nous y tient, nous y tue. Pour un qui arrive au Capitole, vingt-cinq sont désarçonnés et jetés sur le champ de courses. Après tout, qu'est-ce que cela peut bien faire ? S'agit-il d'arriver ? Non, mais de prendre part au mouvement, de marcher, quoi ! Fais ce que dois, advienne que pourra.

Le Dr Dagenais fut un des pionniers du journalisme médical en cette province. Il fonda “ La Gazette Médicale ”, revue mensuelle, très bien agencée, d'un superbe format.

C'était en 1866. Je vous parle donc des temps primitifs de notre profession. Il eut pour associé le Dr Lemire, si remarquable par l'élévation de son esprit et l'éclat de son talent : une tête de Papin !

Il fallait plus que du talent, il fallait de l'audace pour fonder une revue scientifique “ française ”. En effet, qu'est-ce que les Canadiens-français pouvaient bien avoir à

dire en médecine ? C'est ainsi qu'on parlait en certains quartiers.

"La Gazette Médicale" parut douze fois consécutives... puis elle cessa d'être consécutive ; elle ne fut plus du tout... "habent sua fata libelli".

Des cinq cents abonnés, deux cents payèrent leur souscription, après combien de prières et de démarches, Dieu seul le sait !

Quatre cents dollars pour solder les frais de composition, d'impression, d'administration d'un journal mensuel de seize pages à double colonne ! Je ne parle pas du salaire des rédacteurs, et pour cause. Est-ce que cela compte aux yeux de l'abonné ! Ne leur a-t-on pas fait assez d'honneur de ne pas renvoyer leur feuille ?

Pour dissiper l'apathie de leurs confrères, Dagenais et Lemire leur firent un appel désespéré. Ils offrirent de publier "La Gazette Médicale" deux fois par mois "pourvu que deux cents médecins payassent leur souscription d'avance." Comme bien vous pensez, cette offre généreuse éveilla des soupçons : "il y un Pacole là-dessous, disait-on." Aussi un

seul souscripteur, un aveugle-né, probablement, envoya les deux dollars convoités. Voilà pourquoi nos deux champions ne purent chanter le "Virtus post nummos" des Anciens et de quelques modernes.

* * *

N'êtes-vous pas curieux de suivre les grandes lignes de ce journal d'il y a trente ans ?

Dagenais et Lemire s'avancent sur les "planches" et débitent le "motif" de leur "Gazette."

" Nous ne venons pas," disent-ils, " animés de l'amour du gain, ni d'aucune ambition matérielle. Non, loin de là, nous apercevons au-delà de l'horizon du journalisme, quelqu'obscurci qu'il soit, une étoile qui, pour nous, brille bien plus que l'argent, bien plus que l'or. Cette étoile, c'est la science, le progrès."

Le progrès ! mais c'est le développement et le règne du Vrai, l'épanouissement du Bien, l'explosion du Beau.

N'est-ce pas là le rêve-idole de toutes les âmes larges, généreuses ? — S'arrêter,

regarder en arrière, être content de l'acquis ; c'est le faux, c'est le mal, c'est le laid...

Pourquoi faut-il marcher sans cesse ? Parce que l'humanité commence et finit tous les jours, et qu'entre le commencement et la fin, il y a le mouvement. Chaque génération fait des efforts, sue et peine pour reculer d'un point la frontière de l'inconnu. Il y a toujours eu, il y aura toujours des barbares pour enrayer ce point. Les Attilas ne sont pas les plus redoutables ennemis du progrès. Oh non ! Les commotions terrestres peuvent faire dévier les fleuves, mais ne les empêcheront jamais d'arriver à la mer. Ce qui retarde la marche, c'est la multitude des gens contents, repus, "arrivés." Ce sont les paresseux, les parasites, les traînants qui se laissent choir le long de la route. Ce sont eux qui nous empêchent de voir la Terre Promise !

*
* * *

En ce bon vieux temps, le "Bureau médical" de la Province de Québec se composait de trente-six gouverneurs, tous élus "par procuration."

Un de mes ex-professeurs et des plus estimés, fut, pour la première fois, la douce "victime" de ce mode d'élection. Il se laissa immoler avec cette candeur qui sied si bien aux ambitieux timides. Heureux Benjamins que l'opportunisme élève avec une allure d'adorable inconscience ! Ils n'ont que la peine de se taire, pendant que les "canards" les portent aux régions éthérées.

Qui eut cru qu'un jour... il brûlerait d'un œil impassible ce qu'il adoré pendant trente-cinq ans. Notre aini Dagenais, lui, n'abhorrait pas du tout notre mode d'élection. Il voyait l'exercice d'une certaine justice distributive dans notre scrutin de liste. "Quoi" disait-il, je crois être de ceux qui font un bon devoir au Bureau Médical, et, pourtant, je ne trouverais pas autour de moi, trois votes favorables à ma candidature ; tandis que, dans la province, je ne trouverais pas dix pour cent de votes contraires. Ce que la fraction ne veut ou ne peut, la somme le veut et le fait !"

Il en est ainsi de l'élection par district : on ne se connaît pas, ou l'on se méconnaît, et on se jalouse sans merci. L'élection

des gouverneurs par tous les électeurs de la province ne connaît pas ces faiblesses, ces misères. Elle ne s'y arrête pas, elle est bien au-dessus"

Il me répétait souvent : " Il ne s'agit pas d'une question de clocher. Il s'agit des intérêts généraux de toute une classe, de toute une corporation. Que nos représentants marchent droit dans la voie du bien, le but est rempli. Les hommes ne sont rien, ce sont leurs actes qu'on doit juger."

Il est toujours facile d'éluder les lois les plus sages et les plus sévères ; comme il est toujours facile de tourner à bien les lois les plus imparfaites. Tout dépend de l'impulsion imprimée par la direction. Il suffit de suivre la ligne droite. Le plus fidèle serviteur de la profession sera le premier entre tous.

Il faisait souvent allusion aux " factieux ", aux mécontents, aux impatientes d'arriver : non, cher docteur, il est impossible de contenter le public et sa belle-mère.

Vers cette époque, le droit de la licence de pratique était de dix dollars, le secrétaire du Bureau médical en ayant exigé quinze, on mit ce supplément à compte du parchemin. Encore un peu, et la peau de mouton eut fait prime sur la licence !

* * *

Fondation de la société Médico-Chirurgicale (sept. 1865.)

La "Gazette", dit : "Confirmerions-nous cette vieille opinion populaire : qu'il est impossible de voir deux médecins s'entendre ? Nous ne le croyons pas, nous croyons que le temps est venu où les jalousies personnelles doivent faire place à l'intérêt général, où le charlatanisme doit s'effacer devant la science".

La société est fondée :

Président : G. W. Campbell, doyen de la faculté du McGill.

Vice-président : E. H. Trudel, président de l'Ecole Victoria, et W. H. Hings-ton.

Secrétaires : W. Squire et Lemire.

Trésorier : Hector Peltier.

Cette société dure encore et prospère ; mais il s'en faut que nos compatriotes y fassent aussi bonne figure qu'autrefois. La plupart se sont retirés et n'ont pas été remplacés. Les Normands se sont divisés pour plaider à leur aise. Depuis ce temps, ils ont fondé une demi-douzaine de sociétés plus ou moins moribondes. Aujourd'hui, rien ne reste debout de tout ce qu'ils ont édifié. Qui se lèvera pour jeter sur des bases solides une association scientifique française ?

On croit généralement qu'une société pour être prospère, doit se composer d'un grand nombre de membres, qui, "tous", doivent être présents à "chaque" séance. Erreur, le nombre des membres présents n'est pas un critérium de valeur : Cinq, dix, quinze membres suffisent amplement à répondre au but. Quoi ! Je vais chez un confrère, on cause des progrès scientifiques, on s'occupe du traitement de telle ou telle affection ; on se sépare heureux de cette communion d'idées ; la société, existe en puissance ; puis un, deux, trois, cinq confrères constituent un noyau d'association durable, si on le veut. Mais non, ce qui fait échouer tous ces projets, c'est

de les vouloir plus grands que les éléments de succès ne le permettent.

LES CHARLATANS

“ La Gazette Médicale ” endosse la lettre d'un correspondant, lisez : Mon but est d'attirer l'attention sur cette multitude de personnes qui, au mépris des lois, au mépris de leur conscience et de toute notion de décence et d'honneur, osent usurper la place du médecin, tenter d'abaisser l'art médical à leur niveau”, etc., etc., et ainsi de suite à deux colonnes !

Mon cher confrère, j'ai entendu ce refrain pendant des mois à Paris, je l'entends encore tous les jours ; de tous les points du globe s'élève cette clameur : “ Qui nous délivrera des charlatans ? ”

Ce sauveur se fera bien attendre encore quelques jours !

Partir en guerre contre le charlatanisme, c'est presque en faire preuve, disait feu Amédée Latour, le spirituel chroniqueur de “ l'Union Médicale ” de Paris.

Eh quoi ! vous vous plaignez des charlatans ? Etes-vous sérieux ? Voilà des gens

qui savent à peine lire et écrire (le savent-ils ?) qui font de la médecine, de la chirurgie à côté de vous qui avez pris des degrés après quatre ans d'études, et vous criez à la concurrence et vous appelez aide et protection !

Mais, monsieur, répondez-moi : ces charlatans guérissent-ils ou empirent-ils les malades ? S'ils les guérissent, vous n'avez qu'à jeter votre diplôme au feu, ou à retourner à l'école. S'ils les empirent, n'est-ce pas un gain pour vous ?

Acculé dans cette impasse, vous dites : Ce n'est pas pour nous, c'est dans l'intérêt public que nous nous agitions.

Je rétorque : à ce compte, c'est le rôle de régénérateur de l'espèce humaine que vous voulez remplir, à la bonne heure. Alors vous n'avez pas le temps de pratiquer la médecine, vous avez assez de faire la guerre aux préjugés que l'ignorance a entassés sur la terre. Car, sachez-le, l'attrait du mystère, le gouffre de l'inconnu, le grand X, entraîneront toujours une multitude de gens de toutes conditions et qualités. On a vu, on verra encore des magistrats, des hommes politiques, des lettrés, recourir aux services des charlatans.

Au lieu de jeter des cris de paon, ne ferions-nous pas mieux de regarder en arrière et de considérer la faiblesse de notre bagage scientifique, au sortir de l'Ecole de Médecine. Notre incapacité n'est-elle pas pour quelque chose dans le succès des charlatans ?

N'est-il pas de fait que quelques médecins licenciés sont associés à eux, qu'ils font consultation commune ? Cet hommage n'est-il pas preuve de l'insuffisance de notre enseignement médical ?

Cette condescendance humiliante ne justifie-t-elle pas un peu, beaucoup, le public dans la confiance d'occasion qu'il accorde aux faiseurs de toute sorte qui l'envahissent ?

Ajoutons que nos relations professionnelles ne sont pas toujours inspirées par la plus parfaite loyauté confraternelle.

Nous ne sommes pas toujours du groupe modèle dont on dit : voyez comme ils s'aiment.

Vous savez que nous portons dans nos trousses autre chose que du baume ; et la lancette dont on a dit tant de mal—pauvre lancette—ne donne pas uniquement

dans les abcès, tant s'en faut. Ceci dit, non pour justifier le bon public, mais pour expliquer un état de choses que je déplore autant que vous.

Faut-il, à cause de cela, laisser dormir en paix, les charlatans ? Non, mille fois non !

Nous avons un corps public, nous avons des officiers qui s'occupent de ce devoir. Aidons-les à démasquer les intrus. Vous n'avez qu'à dire : M. Un Tel fait de la médecine, de la chirurgie et vous obtenez justice : les accusés sont condamnés à l'amende ou à la prison. Employez ce moyen, mais, de grâce, ne *clamez* plus que les charlatans vous prennent votre clientèle.

*
* *

“ La profession avant tout ”. Telle doit être la devise des médecins de la province de Québec. Le candidat à l'étude de la médecine s'adresse au conseil de la profession. Une fois admis, le Bureau le remet aux facultés, à charge de lui donner un enseignement conforme à la loi. Pendant cette période épineuse, le Bureau ne le perd pas de vue ; il assiste, par ses as-

sesseurs, à tous ses examens. Admis au doctorat, il rentre dans la profession, il devient membre à vie du Collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec, dont les intérêt doivent lui être plus chers que ceux de la faculté par où il n'a fait que passer. Le tout n'est-il pas plus grand que la partie ? Le Dr Dagenais, professeur, n'a pas perdu de vue les intérêts généraux de la profession. C'est ce dont j'avais l'honneur de lui rendre témoignage dans les termes suivants :

Paris, ce 24 avril 1896.

Cher collègue,

J'apprends avec un très vif chagrin que votre santé laisse à désirer. J'espère qu'il ne s'agit de rien de grave ; et je fais les vœux les plus sincères pour votre prompt rétablissement. Vous avez toujours été, à mes yeux, un homme de lutte pour le bien, et personne ne pouvait mettre en doute votre bonne foi, lorsque vous combattiez en faveur d'un progrès, d'une réforme. La recherche du "mieux" vous a fait de quelques amis de la veille, des adversaires du lendemain. Vous avez souf-

fert à cause de votre dévouement à la profession médicale. Vous avez été médecin avant d'être professeur, et vous avez su rester médecin tout en étant professeur. Plus que qui que ce soit, j'ai le droit de vous rendre ce témoignage.

.

Dagenais a eu le bonheur de voir l'accomplissement de la plupart des réformes qu'il a préconisées, et pour lesquelles il a combattu pendant bien des années.

De concert avec ses collègues du Bureau médical il a gagné les points suivants :

1° Contrôle absolu par la profession, des examens d'admission à l'étude de la médecine.

Vous savez qu'autrefois, le premier venu : un barbier, un forgeron, un tailleur, pouvait, sans façon, être admis à l'étude et prendre rang dans la profession médicale.

Il y avait plus ; jusqu'en 1891, on éludait la loi en passant ses examens préliminaires par substitution. L'établissement d'une consigne sévère a suspendu ces fraudes et les a rendues impossibles.

2° L'élévation de la barrière d'admission à l'étude, par un examen sévère sur toutes les matières d'un cours classique complet.

3° Réforme du programme d'enseignement des sciences médicales.

4° Le contrôle, par la profession, des examens au baccalauréat et au doctorat.

Grâce à la bonne entente, à l'harmonie qui existe au Bureau Médical, toutes ces réformes ont été opérées et mises en pratique en moins de quatre ans.

Cette courte période entre 1891 et 96 aura été féconde en résultats bienfaisants, au triple point de vue de la jeunesse studieuse, de la profession et du public en général.

Nov. 1865. En premier — Montréal, Dagenais et Lemire écrivent : " Les Anglais ont tous les honneurs du Bureau Médical, les Canadiens n'ont rien ou presque rien. Ceux-là sont unis, ceux-ci sont divisés par de petites jalousies mesquines qui mettent la discorde entre eux."

Eh oui ! pendant que les Canadiens se déchirent, messieurs les Anglais seraient bien gauches de ne pas occuper la place.

Ce n'est pas moi qui les blâmerai ; je loue, au contraire, leur esprit d'initiative et de corps. Ils veulent le progrès, non en paroles, mais en fait. Pendant que nous nous promenons en ballon, eux restent sur la terre, et, la cultivent et en tirent des fruits abondants.—Le génie de la chicane nous affaiblit et nous perd. Voyez, il y a peine quatre ans que notre Bureau Médical a une allure un peu française, que déjà, deux membres non élus, mais délégués d'une faculté canadienne-française s'ingénient à le diviser. Prenez garde ! pendant que vous ergotez à l'infini sur le meilleur mode de fendre des cheveux, nos collègues reprendront la position qui est à nous, et que nous devons conserver. Cessez de pêcher en eau trouble, restez dans votre rôle de représentants d'une corporation indépendante. Ne vous souciez pas du sort des corporations-sœurs, lesquelles, soit dit sans fiel, se portent aussi bien que qui que ce soit.

Sachez, que dans votre bouche l'axiome : "diviser pour régner," signifie : diviser pour détruire.

DAGENAIS, PROFESSEUR

Dagenais a été professeur pendant près de trente ans. Je n'ai pas eu l'avantage de l'entendre.

Dites-moi, les temps sont-ils changés ?

Suffit-il encore d'une bonne dose de dogmatisme et d'une langue alerte pour être bombardé professeur ?

Les concours d'agrégation sont-ils toujours des leurres, des trompe-l'opinion ?

Celui qui peut le dire en sait plus long que moi.

Le professeur d'aujourd'hui suit-il l'exemple de son prédécesseur ? Lit-il encore son manuscrit d'une voix dolente et ennuyée ?

Jadis, pour ramener des nuages ses auditeurs embêtés, le professeur se jetait bravement dans le domaine de "sa pratique." Il citait des "cas intéressants." Qui donc, au Canada, peut résister au charme de la narration d'un fait "personnel" ?

Vous rappelez-vous, confrères, le cours de matière médicale dont pas un iota n'a été changé pendant trente-cinq ans ? On se le transmettait de génération en géné-

ration. Quelle aubaine ! une simple copie nous tenant lieu de cours. C'était aussi le bon temps où le professeur de chimie s'entraînait dans le champ plantureux de l'obstétrique !

Se moque-t-on encore "spirituellement," des microbes, des "bébites" ? Y a-t-il une limite d'âge après laquelle il n'est plus permis de broyer les redites des 20 ou 25 années dernières ?

Je conçois que l'étudiant ne puisse plus se contenter de vaines déclamations et de dictées fastidieuses. On ne se paie plus de mots, on veut des lois, des faits démontrés et contrôlés.

La science moderne, en poussant ses investigations, a affiché, le long du chemin, une série de "caveat" contre les "causes d'erreur" dans les recherches scientifiques.

Claude Bernard et Pasteur ont laissé du canevas pour plusieurs générations de chercheurs. Gare au téméraire qui s'aventure en dehors de ces lignes magistrales !

L'enseignement d'aujourd'hui consiste en "leçons de choses". Vous êtes professeur d'histologie ; montrez-moi les tissus, apprenez-moi à les durcir, à les colo-

rer, à les dissocier, à les différencier. Tous les discours ne valent pas une heure de microscopie.

Et l'anatomie pathologique !

Et la physiologie !

Et l'hygiène !

Et la bactériologie !

Et tout se base sur le contrôle de laboratoire.

En France, à Paris, on ne devient professeur qu'après 15 à 20 ans d'études préparatoires et une série de concours hérissés de difficultés.

Ici, on est professeur du jour au lendemain, mais on l'est pour de bon jusqu'à sa mort. Une chaire est chose sacrée, on ne permet à personne d'en approcher. Les élèves que l'on forme ne peuvent s'attendre de les occuper. Après nous, le déluge ! A ce compte, nous ne marchons guère, nous ne vieillissons pas, non plus ; nous restons ainsi à perpétuité ! Quelle douce enfance que cette vieillesse !

LE MÉDECIN

Qui de vous n'a vu un de ces flacons de verre, au long col étroit, dans lequel un

“ méphisto ” quelconque a disposé : une croix, une échelle, des clous, un marteau, enfin une couronne d'épines ?

N'avez-vous pas trouvé là le symbole parfait de l'existence du médecin ?

Le verre fragile.

L'échelle de la science.

Les clous de l'envie.

Le marteau de la calomnie.

Le fiel et le vinaigre, fruits obligés de la reconnaissance aigrie.

Enfin, la croix, l'inéluctable croix du devoir ; rien ne manque au tableau. Je ne parle pas des épines. Vous savez qu'elles pénètrent les chairs, absorbent du sang et donnent des roses, symbole du dévouement porté jusqu'au sacrifice.

“ Marcher tout le long de la vie guérir quelquefois, soulager souvent, consoler toujours, ” tel est notre partage, confrères, et il est enviable ! Il n'y a pour nous de patrie que celle de la douleur, de famille que l'humanité, d'amis que ceux qui souffrent.

Manger sous le pouce, dormir sur une chaise, écrire sur ses genoux ; voilà quelques traits de notre existence.

Le soir de cette vie est comme la fin d'un beau jour. Du crépuscule à l'aurore, il n'y a pas de transition : c'est la faiblesse de nos regards qui en crée une. L'Ange de la mort n'a rien qui nous effraie. Nous le connaissons, pour l'avoir souvent vu recueillir, en souriant, le dernier souffle de nos chers malades. C'est presque un familier à la voix douce et consolante. Il se tient là, debout sur le seuil : d'une main, il tourne le feuillet de notre existence, de l'autre il ouvre la voie lumineuse du devenir éternel.

Notre confrère, Dagenais, attendait, calme et résigné la rencontre de l'Ange consolateur.

LA SCIENCE MODERNE⁽¹⁾

Enseignement Médical

Messieurs,

Après les paroles que vous venez d'applaudir, il semble que je devrais me réfugier dans la discrétion du silence. Je ne suis pas habitué à ce genre de langage. "C'est un rare bonheur que le bonheur de s'entendre louer par ceux que tout le monde admire."

L'honneur que vous me faites, ce soir, je me garderai bien de l'attribuer à un mérite personnel. Je ne suis point, à ce degré, présomptueux.

Vous avez, sans aucun doute, voulu témoigner de l'intérêt que vous portez à notre jeunesse studieuse, à notre jeunesse

(1) Paroles prononcées par l'auteur lors du banquet que lui ont donné une centaine d'amis, le 22 octobre 1896, à son retour d'Europe.

universitaire ; et aussi, exprimer votre gratitude à notre mère-patrie, la France.

A ce compte, j'ai le devoir de mêler ma voix au concert qui s'élève de tous les points du pays, pour célébrer les services très importants qu'elle nous a si gracieusement rendus.

La présence de citoyens éminents, et de races différentes, donne à cette manifestation un cachet spécial, un relief particulier.

A tous, je dis, du plus profond de mon cœur : Merci !

Messieurs, le trait caractéristique, absolument caractéristique de ce siècle a été sa passion pour les recherches scientifiques. Le dix-huitième siècle avait fait table rase de bien des choses vénérables. L'ouragan abât la forêt séculaire, le colon arrive et déblaie le sol destiné à donner du pain à sa famille. Il reste debout quelques chênes, derniers survivants de la dévastation générale.

Une maison, fortement assise au milieu d'un bosquet de plantations nouvelles, remplace bientôt le chantier primitif.

Il sort du bien de tout ce qui arrive.

Les tempêtes les plus violentes portent dans leur sein des sources vives de régénération.

Grâce aux progrès scientifiques des cinquante dernières années, l'agriculture, l'industrie, le commerce se sont développés sur des bases nouvelles, parfaitement sûres. L'économie politique, la science sociale ont trouvé leurs lois, l'hygiène est devenue une science. La vulgarisation de ces données a permis à la lumière de pénétrer jusqu'aux plus humbles couches sociales. La presse a porté sur ses ailes les idées générales qui font la force des peuples comme celle des individus. La science n'est plus le partage d'une caste : elle s'est démocratisée. C'est elle la colonne lumineuse qui doit nous guider vers la terre promise : c'est elle la manne du désert !

Messieurs, il y a aujourd'hui deux ans, un littérateur français proclamait " la banqueroute de la science." A l'exemple de cette Athénienne dont parle l'histoire, la science humble, modeste mais convaincue, répondit dans un sourire délicat : " Vous n'êtes pas d'ici."

S'il est vrai que la science est la compréhension des rapports, elle ne peut dé-

cheoir ; et, tant qu'il existera des chercheurs d'équations, la science vivra et sera honorée.

Vous n'ignorez pas que les procédés d'analyse ont dérangé bien des calculs faits "a priori," qu'ils ont été la ruine d'une multiplicité de conventions adoptées sans examen. Le contrôle expérimental, voilà la pierre de touche de ce qui est.

Mais, je ne veux pas restreindre ces marques à une certaine classe d'études ; au mot science, substituez le mot "instruction, savoir." Le savoir est le premier besoin de l'homme ; besoin de tous les jours, en tous les lieux.

L'enfant a droit à une part d'instruction, laquelle doit concourir à son développemens intellectuel, physique et moral. Il ne s'agit pas ici de lecture, d'écriture, de calcul—simples instruments—il s'agit d'un enseignement technique qui lui permette d'accomplir les devoirs de sa carrière. L'intérêt collectif, comme l'intérêt individuel, l'exige.

L'Europe sait ce qu'il en coûte de négliger l'instruction publique. Aussi, les pages de son histoire sont-elles écrites avec du

sang. Si notre mère-patrie a été souvent bouleversée par le souffle des révolutions, elle le doit à l'insuffisance d'un enseignement convenable.

C'est ce qu'elle a compris après la terrible leçon de 1870. Elle a multiplié, non seulement ses chaires d'enseignement primaire, secondaire et supérieur, mais elle dispense à ses enfants un enseignement technique et pratique d'agriculture, d'arts et de métiers. La somme des impôts que chaque citoyen paie retourne au service de la collectivité ; à l'instar de ce qui se passe dans la nature : tous les cours d'eau tendent à l'océan pour revenir à la terre sous forme de pluie fécondante.

Entre les devoirs qui incombent à la société, il en est peu qui s'imposent avec plus de force que le devoir de conserver la santé de ses membres. De la connaissance des lois biologiques découlent les notions de l'hygiène, guide de la santé. Hygiène de la personne, de l'habitation, du milieu ambiant, de la profession, du métier, voilà autant de sujets avec lesquels tout citoyen devrait être familier.

Les lois de la vie sont sujettes à de nom-

breuses aberrations qu'il importe de connaître ; c'est le lot de la science médicale.

Les diverses méthodes de ramener à la ligne normale les fonctions déviées, constituent l'art médical. La médecine était autrefois un art, bienfaisant sans doute, mais dépourvu de méthode, de contrôle ; elle tenait de l'empirisme. Je ne vous ferai pas assister à son évolution à travers les siècles ; qu'il suffise de dire que ce fut un enfantement aussi pénible que prolongé.

La médecine n'a véritablement connu sa voie que depuis le jour où elle s'est dégagée des liens des systèmes multiples qui entravaient sa marche. Les systèmes, comme les facettes d'une sphère, ne représentent, tout au plus, qu'un des points du vrai.

Lavoisier démontre que la vie des êtres obéit à des lois physico-chimiques.

Richat crée l'anatomie générale.

Trousseau fait de la thérapeutique expérimentale.

Claude Bernard crée la physiologie expérimentale et Charles Richet marche sur ses traces.

Pasteur révèle l'action des infiniment petits et rend à l'humanité des services inappréciables. La médecine scientifique est fondée et nous avons le bonheur d'assister à son développement.

On a dit cette banalité : "La science n'a pas de patrie." Permettez-moi de croire qu'il n'en est rien. La patrie de la science ? c'est le lieu béni où on la cultive avec le plus de piété. La patrie de la science ? c'est le foyer où les chercheurs du Vrai en entretiennent le feu sacré. La patrie de la science, c'est la France, c'est Paris avec ses quarante mille étudiants, ses milliers de savants professeurs, ses musées, ses bibliothèques ! C'est la Sorbonne, c'est l'Ecole de Médecine, c'est le Collège de France, c'est l'Institut Pasteur, foyers ardents dont la chaleur et la lumière rayonnent sur le monde civilisé.

Il y a quelques mois, l'Université de Paris recevait la visite de neuf délégués officiels des universités de la Grande-Bretagne ; que cherchaient ces délégués ? Ils venaient surprendre la raison de la supériorité de cette institution nonpareille. On les conduisit dans les laboratoires ; on les fit assister aux classes des

travaux pratiques. Résultat : ils demandèrent pour leurs élèves la faveur d'être admis aux cours de cette noble "Alma Mater."

Cette faveur insigne, je venais de l'obtenir pour nos étudiants Canadiens-français, et j'entrevois le jour trois fois béni, où notre jeunesse studieuse viendrait assister aux travaux des grands maîtres de la science médicale.

Honneur et reconnaissance à Messieurs Biouardel, Liard, Richet, Herbet, Langlois, etc., à qui nous devons ce service signalé ! (Applaudissements.)

Le personnel enseignant de la faculté de médecine de médecine de Paris, comprend trente-quatre professeurs titulaires, trente-sept professeurs agrégés ; quinze chefs de laboratoire, dix-sept préparateurs. Les travaux pratiques occupent plus de soixante démonstrateurs, prosecteurs et aides.

Anatomie, histologie, physiologie, pharmacologie, chimie, pathologie, hygiène, bactériologie, tout est démontré "pratiquement." Sans doute que les cours théoriques sont donnés par d'éminents profes-

seurs, mais les élèves ne sont pas tenus de les suivre ; cependant que nul n'est exempt de prendre part aux travaux de laboratoire. Ceux-ci se passent sous l'œil du chef et de ses adjoints. Vous avez à démontrer, disons un tissu quelconque ; la procédure à suivre est inscrite au tableau mural.

Voici une pièce, vous avez votre microtome à main, vous faites une coupe que vous colorez, que vous portez sur le champ du microscope. L'examen attentif vous révélera s'il y a quelque chose de défectueux dans votre préparation, car vous avez à côté de vous des pièces-types qui vous servent de termes de comparaison ; de plus, le chef est là pour vous guider, s'il y a lieu. Si votre préparation est parfaite, on vous permet de la conserver pour votre instruction personnelle, sinon, vous avez à recommencer.

Il en est ainsi pour toutes les matières susceptibles de démonstration.

Le service des hôpitaux est sous la direction de plus de deux cents médecins et chirurgiens.

Les étudiants sont repartis par groupe de ving-cinq ou trente, et selon les séries.

pathologiques à étudier. La durée de chaque service est de pas moins de trois mois.

Les patients sont comme la propriété des professeurs et de leurs élèves. Ceux-ci doivent se rendre compte des particularités de chaque cas, les noter et répondre aux questions des chefs de clinique ou des professeurs.

A chaque clinique est attaché un laboratoire de recherches scientifiques, de sorte que, les produits pathologiques sont examinés sur place et sans délai ; le diagnostic est précisé et le traitement, un traitement aussi rationnel que possible, est institué. La lumière est portée sur tous les points accessibles. Cette méthode est la seule qui nous permette de devenir des médecins dignes de confiance. Une bibliothèque et un musée sont annexés à chaque hôpital.

Ajoutez à toutes ces ressources, dix grands musées, sept bibliothèques, quinze à vingt sociétés de médecine, cinquante journaux et revues, et vous aurez une idée approximative des trésors de science mis gratuitement à la portée de tous.

Mettez dans ce milieu la fleur de notre jeunesse universitaire et vous verrez quels

fruits abondants elle portera. Car ce n'est ni le talent ni le cœur qui lui manquent.

Disons-le franchement, malgré un dévouement et des sacrifices considérables, nos professeurs n'ont pas eu l'avantage de se fortifier dans l'exercice des méthodes modernes. Il ne leur a pas été donné de suivre les grands maîtres, et malgré un mérite personnel que je me plais à reconnaître, il leur manque quelques-unes des qualités qui font les professeurs. Certes, cet état de choses n'a pas dépendu d'eux. La source de notre faiblesse gît dans le fait que l'organisation de notre enseignement médical a été entièrement laissée à l'initiative privée. Vous savez bien que nos ressources particulières ne peuvent point suffire à la tâche. A qui donc incombe ce devoir, si ce n'est à la société, à ses représentants, au conseil de la nation. N'est-il pas d'intérêt public que la vie des citoyens soit protégée par des aviseurs médicaux parfaitement qualifiés ?

Comment ! on jette des millions de dollars aux compagnies de voies ferrées, et on ne songe même pas que la vie des

citoyens vaut pour le moins autant que la vitalité des relations commerciales.

N'est-il pas temps qu'une partie des revenus publics soit affectée à l'organisation et au maintien d'un enseignement médical basé sur les progrès scientifiques modernes ?

Nous sommes un jeune peuple doué d'une grande résistance physique, de superbes dispositions intellectuelles ; ne laissons pas cette force se dissiper et se perdre et ces talents dégénérer. Deux moyens sont à notre disposition : faire venir des professeurs compétents ou envoyer les nôtres se former sous les maîtres modernes. La France nous tend la main, elle nous ouvre gratuitement ses écoles, sachons profiter des avantages incomparables qu'elle nous offre.

Magistrats, législateurs, hommes de profession, hommes de la finance et du commerce, hommes des arts et des métiers, tous guides de l'opinion publique, sachons être à la hauteur de la mission qui nous incombe. L'intérêt public, comme l'intérêt privé, l'exige. (Applaudissements.)

